



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



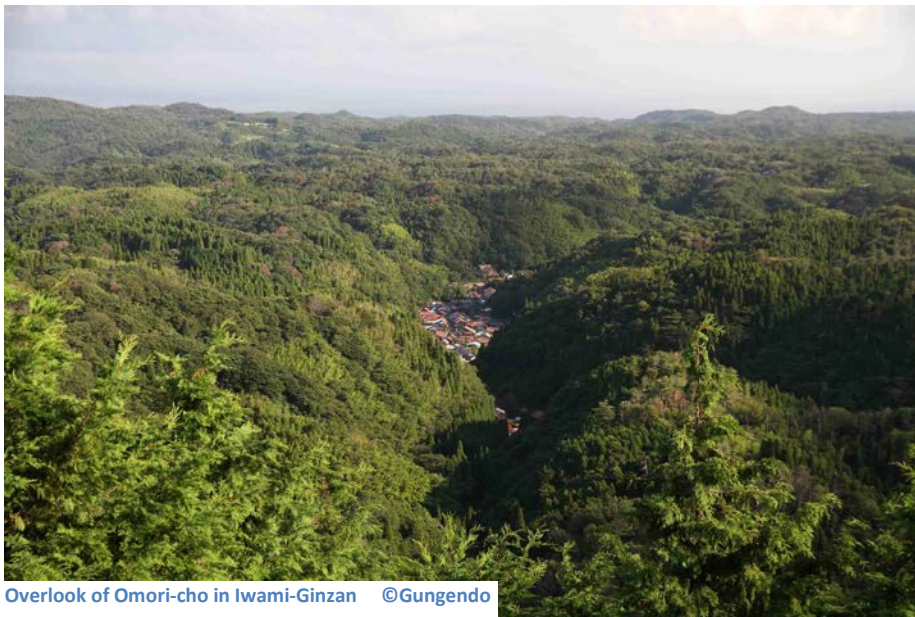
UNESCO Programme d'action global
pour l'Éducation au développement durable



Histoires de réussites

Japon : Il suffit d'un (petit) village

par Catherine Nolan, Julie Saito, Mary de Sousa



Overlook of Omori-cho in Iwami-Ginzan ©Gungendo

Le Japon, l'une des nations les plus riches et modernes du monde, doit sa croissance passée à sa maîtrise des processus du 20e siècle : industrialisation, urbanisation et mondialisation. Mais aujourd'hui, face aux défis du 21e siècle, le pays explore des voies alternatives vers une prospérité fondée sur des valeurs différentes – et, ce faisant, il retrouve ses racines et les valeurs de son passé.

Secouées par les récentes catastrophes – krach financier de 2008 et séisme dévastateur de 2011 – la population japonaise, et en particulier les jeunes générations, s'interrogent sur le sens de la réussite matérielle, sur leur qualité de vie et sur la forme que prendra l'avenir. Les réponses qu'ils trouvent reposent sur l'action communautaire et la durabilité.

Ces idées viennent à point nommé. Ce n'est pas un hasard si elles sont aussi des composantes essentielles de la feuille de route de l'UNESCO pour la mise en œuvre de son Programme d'action mondial pour l'éducation au développement durable, qui met en avant le rôle de la société civile comme moteur essentiel du développement durable.

Avec seulement 400 habitants, le village rural d'Omori-cho est à la pointe de ce nouveau mouvement pour la durabilité. Situé dans le sud-ouest de l'île de Honshu, près de la mer du Japon, dans la préfecture de Shimane, il se trouve sur le site de la mine d'argent d'Iwami-Ginzan, qui a été

inscrit en 2007 au Patrimoine culturel de l'UNESCO pour sa préservation des bâtiments anciens en bois reposant sur des savoirs et des matériaux traditionnels. Omori-cho s'éteignait d'une mort lente depuis la fermeture de la mine d'argent en 1923. Maintenant, l'afflux de jeunes, arrivés pour la plupart après le tremblement de terre, lui donne un second souffle.

« Nous, les nouveaux arrivants, nous avons vu nos



Street in Omori-cho ©Gungendo

vies transformées par la catastrophe. Nous avons été confrontés à la question de savoir ce dont nous avons besoin pour être vraiment heureux », explique Louis Miura, 29 ans, arrivé de Tokyo à Omori-cho en 2011 pour travailler dans une entreprise locale innovante. « J'ai trouvé à Omori-cho ce que je cherchais – un style de vie qui n'est pas défini par l'argent. »

Ce fut une découverte inattendue : Louis, diplômé de l'université d'études étrangères de Tokyo, envisageait, après avoir vécu à l'étranger, de faire carrière au ministère des Affaires étrangères. Mais il a rencontré son mentor : Daikichi Matsuba, fondateur et président du Centre de recherche sur les styles de vie Iwami-Ginzan, une entreprise basée à Omori-cho qui restaure l'habitat et produit des vêtements, des aliments et d'autres marchandises à partir de ressources traditionnelles.

Louis rapporte que lorsqu'il a entendu une intervention de Daikichi dans son université, il a « été convaincu par son engagement passionné en faveur d'une redynamisation de sa communauté. » Il s'est trouvé que le jeune homme possédait les compétences voulues pour apporter sa contribution, compétences acquises du temps où il fréquentait l'École Steiner en Afrique du Sud : « J'ai appris l'agriculture biologique et la gestion du bétail dans le cadre du programme d'études. J'ai vraiment apprécié le contact avec la nature pendant cette période. Maintenant, j'aime pêcher le poulpe dans l'océan pendant mes congés. » Il aime aussi socialiser avec les nouveaux amis qu'il s'est fait. « Dans mon petit appartement de Tokyo, je connaissais à peine mes voisins de palier. À Omori-cho, même les étrangers disent bonjour. » Pendant la semaine, il s'occupe des relations publiques de la société de Daikichi.



Gungendo Shop ©Gungendo

Daikichi, le patron de Louis, est originaire d'Omori-cho où ses parents tenaient un magasin d'étoffes, mais il a quitté le village pour aller à l'université de Nagoya. Avec sa femme Tomi qui faisait du patchwork à la maison pour leur permettre de joindre les deux bouts, ils sont devenus des



Louis Miura ©Gungendo

pionniers de la durabilité en décidant, il y a 35 ans, d'abandonner leur vie « stagnante » dans la grande ville et de revenir avec leur petite fille dans la ville natale de Daikichi.

« Le village traversait la période la plus sombre de son histoire », se souvient Tomi. « La plupart des maisons étaient à l'abandon. » Les possibilités d'emploi étaient inexistantes, et même la famille de Daikichi ne les a pas encouragés à rester. « Cependant, nous avons l'intuition que la vie rurale finirait un jour par être revalorisée, et nous rêvions d'utiliser des choses qui devaient être jetées et d'inventer des produits originaux qui transmettent la chaleur des mains. Nous avons donc commencé à créer de petits articles en patchwork avec des chutes de tissus. » Ces articles ont connu un énorme succès dans un salon du cadeau à Tokyo. « Nos produits transmettaient les valeurs spirituelles qui nous venaient de nos ancêtres. Ils ont séduit le cœur des gens de la ville. »

Rejetant les offres de grandes entreprises, et malgré leur manque d'expérience, les Matsuba ont emprunté de l'argent pour créer leur entreprise à Omori-cho même. Aujourd'hui, leurs produits sont vendus sous la marque Gungendo dans plus de 25 magasins du Japon ainsi qu'en ligne. Le nombre de salariés est passé de deux – Daikichi et Tomi – à 150, dont 50 travaillent à Omori-cho.

Même si ses prix reflètent le coût plus élevé des matières acquises sur place, la gamme de tissus, de vêtements et d'autres articles Gungendo reste compétitive. « Je constate que l'attitude des jeunes Japonais a changé depuis 2011 », indique Tomi.



Tomi Matsuba @Gungendo

« Après avoir vu des gens qui avaient tout perdu, ils ont révisé leur définition de 'Ce dont j'ai besoin pour vivre', et sont devenus plus sensibles à la vraie mesure du bonheur. Ils n'essaient plus de tout acheter à moindre coût

et préfèrent acheter des objets nourris par la tradition, qui apporteront à leur vie une richesse culturelle. Notre concept a répondu à leurs besoins. »

Le défi suivant a été d'appliquer ce concept à d'autres projets. À ce jour, les Matsuba ont rénové sept maisons anciennes d'Omori-cho. Leur propre maison est une résidence de samouraï construite en 1789 ; elle était si vétuste qu'il leur a fallu sept ans pour la restaurer dans le style de l'époque d'Edo. « La plupart des matériaux que nous avons utilisés pour la rénovation étaient des vestiges d'une vieille école et d'autres maisons démolies, et même des choses que nous avons trouvées dans la rue », se remémore Tomi.

Il a également été crucial de communiquer leur concept au reste du village, dit Tomi : « Pour que les femmes locales redécouvrent la beauté de la nature et l'art de vivre à la campagne, je les ai invitées à des conférences et à des symposiums. Au début, les femmes d'ici nous regardaient de loin, pensant que 'ça n'était pas pour elles', puis elles ont été de plus en plus nombreuses à y participer. Cela traduit un changement dans la conscience des femmes. »

L'inscription du site d'Iwami-Ginzan sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO a été un coup de pouce bienvenu, en particulier pour le tourisme. « Le paysage est resté unique, précisément parce que la mine n'a pas pris le train de la modernisation », souligne Tomi. « Il symbolise le fait que le bonheur et la croissance économique ne sont pas nécessairement corrélés. C'est exactement le message qu'Omori-cho peut transmettre. »

Un minimum de croissance est évidemment nécessaire et souhaitable. Louis Miura souligne que le village aurait besoin de plus d'infrastructures : « Les touristes viennent généralement en excursion d'une journée, pour faire un rapide tour à vélo. Les hébergements sont peu nombreux et coûteux. À long terme, Omori-cho devrait trouver un moyen durable de proposer des maisons d'hôte plus abordables afin que les touristes puissent communiquer avec les gens qui vivent ici. »

Dans le même ordre d'idée, Tomi reconnaît que pour progresser, le village a besoin d'attirer des entreprises modernes et de se diversifier. « Une ville en noir et blanc n'est pas attrayante – l'idéal est qu'elle soit multicolore. C'est un village qui



Matsuba couple shares a dinner table with clients

avait l'habitude d'être en lien direct avec le centre de la nation, donc historiquement, il est capable d'absorber différentes choses et, culturellement, il se situe à un haut niveau. »

Autre signe d'évolution positive, Omori-cho connaît un baby-boom – cinq bébés l'année dernière, et sept cette année. En fait, dans le passé, l'École primaire Omori a connu à plusieurs reprises des périodes sans élève, si bien que les villageois ont financé un fonds pour maintenir le bâtiment, collectivement convaincus qu'un village n'est pas durable quand l'école ferme.



Graduation Ceremony of day care center @Gungendo

Aujourd'hui, aussi bien Tomi, récemment devenue grand-mère, que Louis, sont soucieux de transmettre des valeurs de durabilité aux générations futures. « Mon attention se porte actuellement sur l'éducation de la petite enfance, dès la naissance », dit Tomi, tandis que Louis note que tous les habitants du village connaissent les sept enfants inscrits à la garderie, et les 19 élèves de l'école primaire. « Les enfants sont élevés par toute la communauté. Je suis sûr qu'ils vont acquérir de solides compétences de communication pour l'avenir. J'espère qu'ils grandiront avec des idées larges, d'autant plus qu'ils auront grandi à Omori-cho. »



Omori-za ©Nakamura

Sumiko Hama est une autre arrivante qui élargit les horizons des résidents locaux. Violoniste de l'Orchestre national de France, elle « a eu un coup de foudre » pour Omori-cho, lorsqu'elle et son mari, le flûtiste français Thomas Prévost, sont venus il y a quelques années y donner un concert. Les deux musiciens vivent maintenant dans le village quand ils ne travaillent pas en France. L'été dernier, avec le corniste Hervé Joulain, ils ont organisé un séminaire intensif de musique pour huit élèves. Pour le concert qu'ils ont donné le dernier jour, les villageois se sont pressés dans ce qui est sans doute le plus petit Opéra au monde, « Omori-za ». La salle de concert était autrefois une banque, transformée grâce à la générosité d'un autre entrepreneur local, Toshiro Nakamura, Président de Nakamura Brace, une entreprise qui fabrique des prothèses et des orthèses.

Nakamura a aussi contribué à faire venir au village Kosaku Hidaka, qui travaillait dans une boulangerie de Tokyo après être revenu d'Allemagne avec le titre de Meister en poche. En octobre dernier, il a ouvert une authentique boulangerie allemande, Bäckerei Konditorei Hidaka, avec sa femme Naoko, qui est également Meister en confiserie allemande. Leur petit garçon de deux ans et la naissance de leur petite fille les ont encouragés à déménager à Omori-cho, « un environnement idéal pour élever des enfants. » « Notre rêve est de créer un nouveau pain et de nouveaux bonbons avec des ingrédients qui viennent de la région », dit Kosaku.

Au nombre des fervents partisans qui contribuent à la renaissance d'Iwami-Ginzan, le producteur exécutif de l'agence de radiotélévision NHK, Kyosuke Inoue, a découvert l'ancien site de la mine d'argent lorsqu'il a été transféré à Hiroshima, à deux heures de distance. Il a décrit sa transformation dans sa série télé consacrée au « Capitalisme façon Satoyama », dépeignant un mouvement devenu populaire au Japon après la crise financière mondiale, qui promeut l'idée de trouver une richesse dans le patrimoine et de faire reposer l'économie sur de nouvelles valeurs. Inoue a exprimé son enthousiasme dans un article qu'il a rédigé pour l'UNESCO :

« Le capitalisme façon Satoyama d'Iwami-Ginzan n'est pas seulement fait de vieilles rues, il symbolise aussi une communauté flexible. Les habitants consomment une quantité illimitée de légumes sauvages qu'ils trouvent dans les montagnes toute l'année [...] Ils teignent les tissus avec des décoctions de branches d'arbres fruitiers pour réaliser des vêtements à partir de la beauté naturelle [...] cela ne coûte presque rien. Quand les gens prennent leur retraite après avoir travaillé dans les rizières, les jeunes se réunissent pour 'planter du riz en leur nom.' Dans la chaleur de l'été, ils sarclent les rizières et sont impatients de faire du mochi, un gâteau de riz, avec le riz récolté à l'automne [...] Pourquoi avons-nous cru qu'il fallait aller à la ville pour devenir riches ? »

Contact: Section de l'éducation pour le développement durable

esd@unesco.org

www.unesco.org/education/esd